

CPES, la prépa sans la pression ?

À mi-chemin entre la prépa et l'université, cette nouvelle formation post-bac cartonne sur Parcoursup. Que vaut-elle vraiment ?



Par [Claire Lefebvre](#)



Avec des cours répartis entre le lycée et l'université, le CPES permet de s'habituer en douceur au rythme étudiant. © ARNAUD CHOCHON / Hans Lucas / Hans Lucas via AFP
Publié le 06/04/2023 à 16h30

Temps de lecture : 6 min

« Le meilleur des deux mondes... » Étudiante en première année d'un Cycle pluridisciplinaire d'études supérieures (CPES), Romane Maugis « valide à 100 % » la formule généralement utilisée pour décrire sa formation. « On a les petits effectifs et l'encadrement de la prépa, sans la pression des notes et des concours. Et on a la richesse et l'excellence des enseignements universitaires, sans être obligés de s'enfermer tout de suite dans une discipline. Pour moi, c'était le compromis idéal », résume la jeune fille, en première année du CPES Sciences de la transition écologique et sociétale de Tours.

Romane hésite encore entre une carrière d'ingénieur ou travailler dans la préservation de l'environnement. Alors, quand elle a entendu parler de ce nouveau cursus post-bac, à mi-chemin entre la prépa et l'université, et débouchant sur une licence en Sciences de la transition écologique et sociétale, elle n'a pas hésité.

Des cours au lycée et à l'université

Un jour par semaine, Romane se rend à l'UFR de Sciences et techniques de l'université de Tours pour y suivre des cours magistraux sur [la biodiversité et les changements globaux](#), mais aussi travailler sur les projets tutorés ou participer à des conférences. Le reste du temps, elle le

passer au lycée [Descartes](#), où s'enchaînent cours de mathématiques, informatique, physique-chimie, sciences et vie de la Terre, anglais, lettres et géographie, dispensés par les professeurs agrégés de prépa de son lycée.

En première année, la répartition des cours de Romane entre le lycée et l'université est de 80-20. L'année prochaine, elle sera de 50-50. En troisième et dernière année de cursus, l'étudiante passera la majorité de sa semaine sur les bancs de l'UFR. De quoi s'habituer en douceur au rythme universitaire, qu'elle redoutait un peu en raison de la foule et de l'autonomie qu'il réclame.

Comme la vingtaine de CPES aujourd'hui existants, celui-ci a été lancé en septembre 2022. « Un peu à la va-vite », concède le proviseur du lycée Descartes à Tours, Stéphane Blardat, qui a été contacté fin 2021 par le rectorat, avec pour mot d'ordre de s'inspirer du programme imaginé il y a dix ans par le lycée parisien Henri-IV et l'université Paris Sciences et lettres (PSL), et qui attire de plus en plus de bacheliers. L'année dernière, le lycée Descartes a reçu plus de 4 500 candidatures [via Parcoursup](#), pour 150 places environ. Une sélectivité presque équivalente aux classes prépa de l'établissement.

Si le CPES tourangeau ne bénéficie, pour l'instant, pas de la même notoriété que celui d'Henri-IV, l'objectif est bel et bien d'en faire une formation similaire : sélective, exigeante, avec 20 à 25 heures par semaine, mais aussi à taille humaine. Les classements comptent 30 à 40 élèves au maximum. « Ce qui permet de proposer des cours de rattrapage à ceux qui ont des lacunes en raison de leurs [choix de spécialités au bac](#) », précise Stéphane Blardat.

Des thématiques propres

Dans un texte adressé aux recteurs d'académie, présidents d'université et directeurs de grandes écoles et publié le 26 janvier au Bulletin officiel, le [ministère de l'Enseignement](#) supérieur et de la Recherche précise que « la formation doit couvrir un large spectre de matières enseignées justifiant l'intitulé de cycle pluridisciplinaire. Elles se situent dans le prolongement des enseignements du lycée, mais peuvent aussi ouvrir à des enseignements universitaires nouveaux, comme le droit, la psychologie, la santé, etc. »

Pour le reste, chaque formation est libre de s'organiser comme elle le souhaite, autour de thématiques qui lui sont propres : « Sciences de la transition écologique et sociétale » comme à Tours, « Humanités, lettres et société » à Nice, « Logistique, informatique et management » à Amiens, « Sciences pour l'ingénieur » à Besançon...

À l'issue des trois ans, les étudiants obtiennent tous une licence, ce qui leur donne la possibilité de poursuivre en master, notamment les plus sélectifs, ou de rejoindre une grande école par la voie des admissions parallèles. À Henri-IV, 56 % des diplômés 2020 et 2021 ont poursuivi en master, 10 % dans une école normale supérieure, 9 % à Sciences Po, 8 % en école d'ingénieur et 6 % dans une école d'art, de management ou de journalisme.

Une « prépa light » ?

Si le lycée parisien – comme la plupart des établissements accueillant des CPES – n'a aucun problème à recruter des élèves de prépa compte tenu de sa notoriété, certains y voient une sorte de « prépa light », qui permettrait de pallier la désaffection des candidats pour des cursus souvent perçus comme trop exigeants. Notamment pour ceux de la filière ECG, fortement concurrencés par les bachelors et écoles de commerce post-bac, et parfois contraints de fermer.

Attention tout de même à ne pas se tromper de stratégie. « Les bons éléments peuvent tenter les concours s'ils le souhaitent, rien ne les en empêche techniquement, mais ils doivent garder en tête qu'un CPES n'est pas tourné vers la préparation aux épreuves. Ils devront donc travailler à côté s'ils veulent faire mieux que des étudiants de prépa et être sélectionnés », précise Dominique Moinet, enseignant au lycée Joffre à [Montpellier](#), qui propose trois CPES depuis la rentrée. Pour lui, l'intérêt de la formation est surtout de « tirer vers le haut les lycéens les plus talentueux ». « Il y a des très bons élèves qui n'envisagent pas du tout d'aller en prépa parce que ce modèle ne leur convient pas. C'est à eux que nous nous adressons », confirme son homologue universitaire Jean-Christophe Poudou, professeur en sciences économiques à l'université de Montpellier et responsable du cursus « Modélisation et numérique ».

Exigeants sans être pressurissants, ces cursus permettraient aussi une meilleure qualité de vie. « Pour moi, le CPES, c'est la prépa sans le stress. On bosse, mais on a aussi le temps d'avoir une vie normale, de sortir, de faire du sport ; les professeurs adaptent leur notation, prennent le temps de nous réexpliquer les choses... C'est incomparable », fait valoir Théo Vicedo, étudiant montpelliérain. S'il a opté pour un CPES, c'est aussi en raison de l'initiation à la recherche qu'il propose en troisième année. « Une des vraies valeurs ajoutées de ces cursus, dit-il. J'envisage de faire un doctorat et cela me permettra de me rendre compte concrètement de ce que cela veut dire. »

Objectif : 40 % de boursiers

En poussant au développement de ces formations hybrides, le ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche entend aussi développer la diversité dans les filières sélectives. Dans sa circulaire, il donne ainsi l'objectif de 40 % de boursiers dans ces classes. Un nombre semblable au reste des filières universitaires, moins à celui des classes préparatoires, où le taux atteint à peine les 27 %. Pour cela, les responsables des programmes sont invités à démarcher les établissements situés dans les quartiers prioritaires de la politique de la ville et en zone rurale, et à accompagner les élèves de ces secteurs en mettant en place des programmes de type Cordées de la réussite.

Une culture nouvelle à mettre en place pour les enseignants de lycées comme des universités, peu habitués à travailler de concert. « On avance à tâtons et il va sans doute falloir ajuster des choses, mais les étudiants étaient fiers de faire valoir leur cursus lors des journées portes ouvertes », remarque Dominique Moinet, du lycée Joffre à Montpellier. Quant aux candidatures déposées pour son CPES, elles ont explosé cette année sur Parcoursup avec plusieurs centaines de dossiers déposés. Le signe, pour lui, que « ce cursus répond à une envie des étudiants ».